

draît peut-être rééditer toute l'œuvre, du moins à partir de *Le Roman d'un géologue*, publié en 1874 et réimprimé pour la dernière fois en 1958 ; un roman qui manifeste déjà l'attachement de l'auteur à la vie errante — la vie des *Enfants d'Apollon* — et qui est le fruit d'un voyage en Italie, en Saxe et en Thuringe. De plus, le fait que *Le Roman d'un géologue*, évoquant divers épisodes du conflit austro-piémontais, se déroule pendant la guerre qui voit l'Italie se libérer de l'Autriche pourrait pousser quelque maison d'édition italienne à le traduire.

LUCIANO CURRERI
Université de Liège

calité d'un Verlaine et la richesse syntaxique d'un Mallarmé » (p. 24) ; et on se dit en fin de compte qu'il suffit d'une formule, celle de l'exilé, pour donner à comprendre tout ensemble un poète et une œuvre forcément « inclassables ».

Les conférences d'écrivains sur leurs pairs forment presque un genre en soi, qui excelle dans l'équivoque et qu'il faut prendre comme tel, avec ce qu'il a aussi de circonstanciel et de contingent : qui du commentateur ou du commenté se laisse finalement le plus découvrir dans ce type d'intervention qui brouille les positions, mêle les arguments d'autorité, confond les vies ?

Jean-Pierre BERTRAND
Université de Liège

GOFFETTE (Guy), *D'exil comme en un long dimanche*, Max Elskamp. Bruxelles, La Renaissance du livre, coll. Paroles d'Aube, « Conférences des Midis de la Poésie », 2002 ; 45 p.

Depuis quelque temps, la Renaissance du Livre a la bonne idée de rassembler dans d'élégants petits volumes les conférences qui se tiennent aux Midis de la Poésie à Bruxelles. Une trentaine de titres ont paru à ce jour portant sur des sujets qui débordent la seule poésie : des monographies (Mallarmé, Rilke, Lawrence, Ionesco, Magritte...), des panoramas (la poésie arabe contemporaine, la poésie chinoise du VIII^e siècle...), des questions de philosophie et d'esthétique (Lucrèce, Montaigne, Nietzsche...), traités tantôt par des écrivains, poètes et/ou philosophes (Éric Brogniet, Jacques Crickillon, Jacques Sojcher, Max-Pol Fouchet...), tantôt par des critiques (Jacques De Decker, Pascal Vrebos, Jacques Franck...), tantôt par des universitaires (Jacques Carion, Roland Beyen, Alain Vircondelet...).

La monographie que consacre Guy Goffette à Max Elskamp est résolument dans l'accompagnement et l'empathie, comme le signale d'emblée le titre paraphrastique, *D'exil comme en un long dimanche*. Il s'agit avant tout d'une parole de poète à poète, mené avec force citations et commentaires émotifs, le tout en une quarantaine de pages aérées. Pour qui veut découvrir celui qui très vite se fait appeler « Max », la leçon vaut le détour : on y suit très méthodiquement (de la naissance à la mort) son itinéraire de poète, marqué par un exil qui le conduira au silence et à la folie ; on y apprend comment les moindres accidents de la vie ont affecté l'extrême singularité d'une œuvre que Goffette situe « entre la musi-

FONTAINAS (Adrienne et Luc) et VAN BALBERGHE (Émile), *Publications de la librairie Deman. Bibliographie*. Préface de François Chapon. Bruxelles, Archives et Musée de la littérature, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies/n°2, 1999, 375 p.

Grâce à Adrienne et Luc Fontainas, auxquels Émile Van Balberghe apporte ici le concours de l'érudition minutieuse et néanmoins artiste qui le caractérise, le plus reconnu des éditeurs littéraires de Belgique est en passe d'être également le mieux connu. Après la biographie signée par les deux premiers aux éditions Labor (1997), dont on a rendu compte dans les présentes colonnes (voir *Textyles* n° 15, 1999, pp. 219-221), voici donc, dans une nouvelle mouture, la bibliographie. Quoi de plus normal pour celui qui fut un homme-livre, attaché à l'excellence typographique comme au luxe de l'illustration et tout dévoué à ses auteurs, presque tous de premier rang, et singulièrement à Verhaeren, son auteur maison qui fut, aussi bien, son grand passeur de textes et de frontières ? « Avec Deman / On n'a pas d'emmerdement », dit un distique de Mallarmé qui, à sa façon, d'un cordial calembour, témoigne du rapport de co-création que l'éditeur a entretenu avec ses écrivains, en un temps où, en France, prévalaient, dans l'espace des publications poétiques, les mercenaires de l'édition à compte d'auteur et, en Belgique, des imprimeurs dont l'ambition culturelle avoisinait la température « de notre Laponie — intellectuellement aussi gelée qu'autrefois ». Le mot, glacial, est de Deman lui-même, à la fois désenchanté par tant d'efforts déployés sans grands effets généraux et

conscient du rôle phare qu'il a pu jouer, à la charnière de deux siècles, en faisant circuler, entre Bruxelles et Paris, non seulement des livres à sa marque, mais encore une haute conception de l'office éditorial, dont la Belgique ne donnera plus guère d'équivalent. Lacroix & Verboeckhoven, Kistemaekers, Deman installent en terre belge les balises d'un espace éditorial autonome, capable de capter des auteurs hexagonaux et de les articuler aux meilleurs de nos écrivains dans une commune représentation, la plus haute, de la littérature. Les balises resteront posées, mais l'espace circonscrit demeurera latent, éclipsé par la montée en puissance, dans la première moitié du XX^e siècle, des industries de la bande dessinée et du livre d'usage. De ces trois pionniers, Deman est sans doute le plus remarquable, par la conscience qui l'aura habité de ce qu'un livre n'est qu'un assemblage de papier, plus ou moins luxueux, s'il n'est pas l'écrin d'un texte à sa mesure. S'il y a bien, chez lui, passion du livre objet — du livre comme objet d'art —, jamais la matérialité du livre ne vient l'emporter sur la relation d'inhérence réciproque que celui-ci doit entretenir avec l'œuvre qu'il propose à la lecture.

C'est ici que le travail mené de concert par Luc et Adrienne Fontainas et Émile Van Balberghe prend tout son relief. Aux érudits, aux bibliophiles, aux historiens du livre et de la littérature, ils donnent certes un outil de consultation précieux. Mais, plus largement, c'est au portrait d'une maison, confondue à juste titre avec son catalogue (c'est-à-dire avec son fonds), qu'ils font place, avec une patience dans le repérage et la description bibliographique qui n'exclut ni la passion ni l'admiration. Préfacé par François Chapon, ancien directeur du fonds Jacques Doucet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui salue la « culture et [la] sensibilité averties » engagées dans l'entreprise par les trois auteurs, précédé par une introduction qui donne en raccourci les principaux traits de la carrière de l'éditeur, l'ouvrage présente non seulement l'ensemble des titres publiés par Deman de 1888 à 1912 — livres, albums de planches, tirages réservés, catalogues et même projets ou propositions d'édition —, mais encore, pour chaque titre, un répertoire des exemplaires en circulation avec leurs dédicaces, leurs marques d'appropriation et quelquefois leur itinéraire à travers les traces qu'ils ont laissées dans les correspondances du temps. Par rapport à la première édition de la bibliographie Deman publiée dans le *Bulletin du biblio-*

phile (1986, n° 3 et n° 4, 1987, n° 1) par les soins de Luc et Adrienne Fontainas (le premier étant hélas disparu aujourd'hui), qui ne signalait que quelques exemplaires remarquables, cette nouvelle mouture, repensée, réorganisée et étoffée dans ses notices en présente pas moins de 1 400, dont près de mille ont passé par les mains précautionneuses ou sous les yeux scrutateurs des bibliographes. C'est dire que le résultat qui nous est offert procède d'une ténacité exemplaire dans la recherche et d'une méticulosité dans la description et les références qui font honneur à l'institution des Archives et Musée de la Littérature, dont Émile Van Balberghe a été longtemps l'une des précieuses chevilles ouvrières. Et sous ce rapport, au-delà de la description raisonnée d'un fonds et d'une maison singulière, c'est une sorte de modèle réduit de l'espace littéraire symboliste franco-belge que l'ouvrage donne à voir, où chaque titre fonctionnerait comme traceur de lignes de force ou comme indicateur local des structures du champ littéraire à l'heure où, de Mallarmé ou Bloy à Verhaeren, s'établit entre France et Belgique un réseau de connivence et d'alliances vécues dans un rapport d'égalité qui ne survivra guère à la disparition de l'enseigne Deman.

Près de quatre cents pages pour un catalogue maison avoisinant une cinquantaine de titres. À qui s'étonnerait de cette disproportion apparente, l'ouvrage répond de lui-même : s'adonner, au-delà des titres et des tirages de tête, à la chasse aux exemplaires, chose sans précédent, semble-t-il, dans le domaine, revient à faire valoir que les livres griffés Deman, illustrés par Rops ou Khnopff, sont des œuvres d'art à part entière, comparables à des lithographies, où la multiplication des exemplaires demeure prise dans une logique de double, voire de triple signature — signature de l'auteur, signature de l'illustrateur et signature de l'éditeur. En ce sens, les auteurs de cette bibliographie à tant d'égards exceptionnelle ont eu raison de placer à l'entrée de leur ouvrage la reproduction commentée des marques dont Deman griffait ses livres. Par elles l'éditeur ne signait pas seulement un livre : il cosignait, avec l'auteur et l'illustrateur, une œuvre commune. Notons enfin que l'ouvrage, qui se veut un outil, est complété par un utile index des personnes et par une liste alphabétique des ouvrages publiés par Deman.

On ne formulera, devant une réussite si éclatante, qu'un regret : que l'ouvrage ne comporte pas, hormis les marques de l'éditeur, d'illustra-

tions, chose étonnante vu la part déterminante que la dimension visuelle (mais aussi tactile) prenait dans la séduction des livres de Deman (sans doute fallait-il aller à l'économie, en évitant à l'outil proposé d'être trop coûteux pour ses utilisateurs). Et l'on ne formera qu'un vœu : qu'une entreprise du même genre et de la même ambition soit engagée pour Lacroix & Verboeckhoven (dont les archives sont dispersées), pour Kistemaeckers (au-delà du beau travail publié par Colette Baudet aux éditions Labor : BAUDET (Colette), *Grandeurs et misères d'un éditeur belge : Henry Kistemaeckers (1851-1934)*. Bruxelles, Labor, coll. Archives du futur, 1986) et, dans ce qui fut longtemps notre siècle, pour André de Rache par exemple. La mémoire de l'édition en Belgique reste encore à construire.

Pascal DURAND
Université de Liège

VERHAEREN (Émile), *Poésie complète*, 3. Édition critique établie par M. Otten, présentation par M.-F. Renard. Bruxelles, Labor, coll. Archives du Futur, 2001, 254 p.

Le tome 3 de *Poésie complète* achève un premier cycle de l'édition critique des grands recueils de Verhaeren, entreprise par les éditions Labor depuis 1994 — premier cycle qui comprend les poèmes versifiés et que devrait prochainement compléter un volume de poèmes en prose. La formule est identique dans les trois tomes : l'édition critique des poèmes, établie par Michel Otten, est précédée d'une introduction à l'œuvre, ce qui donne à l'ensemble un maximum de cohérence philologique, mais aussi de la diversité interprétative. Cette fois, c'est à Marie-France Renard qu'est revenue la tâche d'introduire le lecteur dans la trilogie des *Heures*, trilogie du bonheur, pourrait-on dire, puisque tour à tour *Les Heures claires*, *Les Heures d'après-midi* et *Les Heures du soir*, publiées entre 1896 et 1911, chantent l'amour dans son accomplissement à la fois apaisé et inquiet, de la jeunesse à la mort. On est loin, croirait-on, de la passion torturée de la trilogie noire, celle des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*, publiés de 1888 à 1891 ; tout l'en éloigne, le répertoire thématique autant que la forme des vers et surtout le lexique ont trouvé une sorte d'harmonie qui apportent à ces recueils du tournant du siècle une note de réconciliation dans la vision du monde qu'ils proposent. Con-

trairement à ce que l'on a l'habitude de croire, ces *Heures* n'y perdent pas en modernité : la crise de Verhaeren est bel et bien en contre-champ de cette poésie qui certes chante « l'accueillante lumière » (*Les Heures claires*, XII) apportée par la femme, mais aussi déploie son vers (libre, le plus souvent) au rythme d'une souffrance tue, qui mine le corps vieillissant (voir l'obsession de la « santé » dans *Les Heures d'après-midi*, celle de la décrépitude dans *Les Heures du soir*) et qui ne cesse de ressentir les fragilités de la passion. En fait, cette poésie du bonheur n'a de sens qu'en regard de l'immense tristesse dont elle fait fond en toute pudeur et de l'itinéraire poétique de Verhaeren qui, comme le souligne l'introduction, a été tour à tour « prosélyte moderniste », « chanteur des transformations sociales » et, cette fois, « poète de l'amour heureux » (p. 15), avec ce que cela implique dans les options stylistiques qui se renient moins qu'elles ne s'adaptent — heureusement pour nous, ces poèmes sont aussi ceux de la maturité.

Marie-France Renard a dès lors raison de ne pas trop appuyer l'argument biographique — la rencontre de Marthe Massin, la muse de cette trilogie — pour introduire à la lettre des poèmes de Verhaeren. Certes il était indispensable de rappeler les grands moments de cette passion salvatrice dans la trajectoire du poète, notamment à l'aide de l'abondante correspondance, mais la tentation est heureusement évitée de lire le texte à la lumière de ce qu'il ne cesse de pudiquement taire : Marthe est là, si l'on veut, partout en chaque poème, à la fois inspiratrice et destinataire d'un geste-don, répété de recueil en recueil, mais elle n'est pas là en tant que telle puisque tout entière absorbée dans l'écriture-offrande de ce long discours amoureux. « Marthe en écriture », c'est l'expression qu'il fallait pour désigner cette poésie sans la rabattre sur l'anecdote biographique, et Marie-France Renard de souligner avec justesse qu'« [i] semble [...] un peu hasardeux d'expliquer l'œuvre poétique par la biographie, comme un simple jeu de cause à effet. La relation semble ici, à tout le moins, réciproque. Le poète contraint Marthe à entrer dans son esthétique ; il la construit, il en fait son héroïne : c'est l'œuvre qui modèle la vie. » (p. 13).

L'édition critique, comme dans les volumes précédents, est parfaitement efficace et d'une très grande lisibilité, chaque poème imprimé en page impaire se trouvant en vis-à-vis de ses variantes, rapportées de manière aussi claire que concise,